

Familles je vous hais-me

Amandine Barrit¹

La famille fait débat tant d'un point de vue politique qu'institutionnel. Devant l'éclatement des modèles familiaux traditionnels, il semblerait que nous assistions à une tentative utopiste voire désespérée de vouloir appréhender la famille sous toutes ses formes. En démontrent les différentes tentatives des politiques de mettre en place une loi sur la famille. Ce projet de loi ne dénoncerait-il pas finalement une tendance actuelle à vouloir légiférer jusque dans l'intime ? Dans un contrôle qui donnerait à chacun son juste compte de « jouissance » ?

Comme l'indiquait Lacan dans son texte sur « les complexes familiaux », la famille humaine est une institution et qui, à ce titre, se transforme selon les conditions de l'environnement dans lequel elle est située. La famille, c'est alors comme le sujet lui-même, ce qui file entre les doigts et ne se laisse jamais vraiment attraper.

Si nous ne pouvons pas en faire quelque chose au niveau politique et institutionnel, c'est qu'au fond le postulat de départ, admis par le sens commun, comme quoi la famille est une donnée naturelle est erroné. Malgré ce que l'on veut bien en dire, il n'y a pas de naturalité de la famille comme il n'y a pas d'instinct maternel. La famille se fait et se défait, se resserre et s'étend au gré des alliances et peut alors parfois prendre des formes très diverses. Mais la famille est avant tout un fait social dépendant d'une époque et d'une société donnée.

Quand bien même la famille est le premier lieu de socialisation, elle est aussi un lieu clos avec sa propre logique qui tend à effacer du Un au profit d'un « tous pareils ». Réunis autour de traits partagés qui semblent donner consistance et légitimité à ce qu'on

¹ Psychologue clinicienne

appelle le lien familial sur un versant imaginaire. Voilà alors que du cercle « chaleureux » au cercle « vicieux » il n'y a qu'un pas et que de l'amour naît aussi la haine.

Les deux vignettes cliniques que je vous présenterai tenteront d'illustrer d'une part la question de la naturalité de la famille et d'autre part la dimension de lien.

« Pas d'enfant institutionnel »

William est un jeune garçon de 7 ans. Il consulte au CMPP depuis l'âge de 4 ans pour un retard conséquent de langage. En effet, il ne s'exprime que par cris et par comportement agressif. C'est un enfant qui est alors volontiers qualifié par son entourage, et notamment par le foyer qui l'accueille depuis ses 2 ans, d'enfant « sauvage ». Très jeune, William a été victime de maltraitances familiales graves. C'est à la suite de la dénonciation de l'un de ses frères que William sera admis en foyer d'accueil et connaîtra dès lors une première rupture. Projet personnalisé oblige, l'institution aura pour objectif de l'intégrer de manière définitive en famille d'accueil. Des tentatives vaines qui déchaîneront à chaque fois William, renvoyant à tous ses partenaires une certaine folie. Entre rupture avec les familles d'accueil, retour au foyer et admission dans une nouvelle famille, William est pris dans une spirale infernale et dans une succession de laisser-tomber qui n'est pas sans le désorienter. L'incompréhension est alors totale, tant au niveau de ses éducateurs que des familles qui l'accueillent. Les équipes du CMPP et du foyer sont alors invités à saisir ce qui se joue pour William et à tenter d'élaborer des solutions. Les éducateurs témoignent alors d'un lien « fort » que William a pu développer avec certains professionnels de l'institution et finissent par admettre que le foyer est un « refuge ». Cependant, malgré les nombreux échecs en famille d'accueil, le projet pour ce jeune garçon est de non seulement lui trouver une « famille » mais aussi de le changer de foyer.

« Pas d'enfant institutionnel », réponse de l'éducateur face à la proposition de l'équipe du CMPP d'envisager de garder William au foyer et de le préserver du cadre familial. L'enfant qui reste au foyer étant la preuve d'un dysfonctionnement. L'institution tend à encourager la réinsertion des enfants dans leur milieu dit « naturel ».

Alors qu'il cherche à se défaire de ce lien familial destructeur, William est constamment rattrapé par cet idéal convenu autour de la famille. C'est un exemple qui est, à mon sens, à l'image du contexte actuel qui est de miser « coûte que coûte » sur le lien familial et de favoriser l'échange entre ses membres.

Cette vignette clinique illustre à quel point la famille n'est pas une donnée naturelle et que dans certains cas, il est plutôt préférable que l'institution puisse se substituer à celle-ci, du moins en faire, pour un temps, fonction. A l'inverse de William, la jeune fille dont je vais parler, tente de s'accrocher au signifiant famille en essayant de se bricoler des solutions pour répondre à l'absence du père.

Marine

Marine a 13 ans lorsque je la rencontre pour la première fois au CMPP. C'est sa mère qui formule la demande « *Marine a besoin de parler à quelqu'un de neutre de son père* ».

Marine a toujours vécu seule avec sa mère, et même si son père a pu lui rendre visite de temps en temps jusqu'à ses 5 ans, elle ne garde que de très brefs souvenirs. L'unique photo qu'elle conserve de son père et d'elle est soigneusement cachée sous un tissu, sur sa table de chevet. Une photo chiffonnée, déchirée et scotchée à maintes reprises.

Le père de Marine a refusé sa paternité dès qu'il a appris que sa compagne était enceinte. Malgré cette décision, madame fait le choix de garder l'enfant, un enfant pour elle. Monsieur a continué à leur rendre visite quelques temps. Marine dira qu'« *il venait tard le soir, mais ce n'était pas pour me voir* ». Mère et fille semblent s'être construites autour de la décision de monsieur de n'être ni un père pour Marine ni un mari pour madame. Marine ne connaît pas le prénom de celui-ci. Depuis ses 5 ans Marine n'a pas revu son père. Lors d'un entretien avec la mère, celle-ci avouera qu'à plusieurs reprises père et fille se sont retrouvés face à face sans qu'il ne se passe rien d'un côté comme de l'autre, ajoutant « *Marine ne le reconnaît jamais* ».

D'ailleurs ce qui est à l'origine de la consultation de Marine au CMPP est une reconnaissance fortuite du père suite à sa désignation par la mère. En effet, quelques jours auparavant, Marine avait annoncé à sa mère qu'elle était désormais assez forte pour rencontrer son père. Conséquence de cette reconnaissance, une rencontre avec le réel. C'est l'euphorie puis l'effondrement, Marine souffre alors de troubles du sommeil et de plaques rouges sur tout le corps.

Elle cherchera à rentrer en contact indirectement avec son père par le biais d'une tierce personne. Mais la sentence tombe, le père de Marine refuse tout contact, ne souhaitant pas que cette dernière « entre dans sa vie », argumentant qu'il a déjà une famille. L'annonce est dure pour Marine. Dans une tentative de traiter ce qu'elle reçoit de l'Autre et en cherchant à préserver le père, elle dit comprendre que cela pourrait porter préjudice à celui-ci si sa famille apprenait son existence. Une fois de plus c'est quand même un nouvel effondrement. Elle manifeste des symptômes somatiques : oreilles bouchées, troubles du sommeil, etc. A la suite de cette annonce, Marine qui ne reconnaît jamais son père fait la demande qu'on ne le lui montre plus. (Ce que j'entends aussi comme une indication précieuse pour le suivi.)

La suite de nos rencontres lui permettra d'aborder dans un premier temps les relations avec ses camarades et dans un second temps de mettre en série les hommes de son entourage. Tous, un peu à l'image du père, décrits en termes d'inconsistance et de défaillance.

Marine c'est à mon sens l'illustration même de la famille contemporaine, dans sa forme la plus restreinte et pour autant pas la moins complexe. Comme elle le dit c'est « *mon père* », c'est un père qui existe en tant qu'il est absent mais dont elle peut quand même se servir. Marine tente à elle seule de faire exister du lien là où il semble ne pas pouvoir émerger. Malgré tout elle s'y accroche et porte l'espoir que cela puisse un jour advenir : « *quand il sera prêt, me dit-elle, je serais là* ».

Ne cherche-t-elle pas là à faire exister une famille ?

Dans ces deux vignettes cliniques, les enfants souffrent en quelque sorte de ce signifiant « famille » et du lien qu'on lui suppose. Alors oui ! « *Familles, je vous Hais-me* », en tant que la famille, même si elle est le premier lieu de socialisation et d'amour, elle tend malgré tout à nous aliéner tout entier. Tout le travail du sujet doit alors être de pouvoir *a minima* se servir de sa famille en se la bricolant pour ensuite s'en extraire. Dans l'idée que par une certaine association, du Un pourra s'extraire du multiple donc que du sujet pourra s'extraire de l'entité famille. La famille est alors « fonctionnelle », on en a en effet un usage et l'on doit s'en servir comme d'un outil. Le lien que l'on admet unit mais sans nul doute il sépare aussi.

Ce qui fait lien ne serait-il pas plutôt la dette symbolique dont s'acquitte l'enfant envers son parent ? Dette de naissance et de reconnaissance dont finalement chacun a, à se débrouiller avec la sienne propre. Le lien est alors plutôt à considérer comme une alliance inconsciente plutôt que sur le versant du partage, c'est-à-dire plutôt du côté du symbolique que de l'imaginaire. C'est alors que du « rien » on crée du lien.

Pour Marine, la photo d'elle et de son père est un objet précieux autour duquel elle a construit ce lien. D'un regard qu'il porte sur elle, assurance d'un amour paternel et dont elle s'était nourrie pour soutenir son existence. La rencontre avec le père dans la réalité, c'est la perte de ce regard sur elle et c'est l'effondrement assuré. Sa solution étant qu'on ne lui montre plus ce père là mais qu'elle puisse malgré tout garder celui qu'elle voile.